



Segalen médecin, archéologue et poète “en temps de détresse”

Colette Camelin

► To cite this version:

Colette Camelin. Segalen médecin, archéologue et poète “en temps de détresse”. Colette Camelin; Muriel Détrie. Victor Segalen: attentif à ce qui n’a pas été dit: [actes du colloque organisé à Cerisy du 4 au 11 juillet 2018], Hermann, pp.103-126, 2019, Colloque de Cerisy, 979-10-370-0134-4. hal-02382576

HAL Id: hal-02382576

<https://hal.science/hal-02382576>

Submitted on 7 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Segalen médecin, archéologue et poète « en temps de détresse »

COLETTE CAMELIN

Pour masquer la toile du fond qui s'appelle douleur-du-monde, je dresse des portants, frises, et décors peints. Cela s'appellera... ce que ça voudra. Une fois le théâtre en place, on mettra une étiquette : sinologie... ou toute autre...

(À Hélène Hilpert, 29/11/1918, 1188)

PROLOGUE

Le 1er août 1914, le gouvernement français décrète la mobilisation générale. Segalen écrit à son fils Yvon : « Mon cher petit Yvon, Nous ne sommes plus dans un vrai pays chinois, mais dans un pays habité par des gens que les chinois appellent des sauvages, et qui ne sont pas sauvages du tout. Ce sont les Lolos et les Mossos. » (1/8/1914, 509¹). Le 2 août, Segalen, Lartigue et Gilbert de Voisins, venant du Sichuan, franchissent « la frontière du Yunnan », près du Tibet et du Vietnam ; ils sont à 8500 km de la France, très loin du « monde moderne » et de l'excitation nationaliste qui enfièvre l'Europe. Le 3 août, jour de la déclaration de la guerre, le directeur du *Gaulois* écrit dans son éditorial : « C'est vers la ligne bleue des Vosges que doivent porter nos regards ». Les trois voyageurs, eux, passent un col à 3400 mètres, charmés par des nuances de bleu-vert aussi délicates que des céramiques chinoises du XII^e siècle : « Jamais je ne reverrai cette haute prairie céladon, cernée de gros arbres noirs » — « céladon pur Song », note Segalen sur ses *Feuilles de route* (OC 1 1189²).

Le 4 août, jour où les armées allemandes franchissent la frontière de la Belgique, Lartigue et Gilbert de Voisins partent effectuer des relevés topographiques le long Fleuve Rouge, et Segalen emprunte, seul avec le gros de la caravane, un chemin par les montagnes. Il vit tout le jour en pleines futaies de pins, « hautes d'altitude et de sève », accueilli le soir par des Mossos « aux gestes doux » (à Yvonne, 5/8/1914, 515). À l'étape, il « a le loisir de mettre au clair de vieilles notes, de lire, de vivre détendu » (à Yvonne Segalen, 6/8/1914, 516). Ces « notes », chaque jour nouvelles, complètent ses *Feuilles de route*, elles serviront à composer *Équipée*.

À la croisée de deux chemins, Segalen imagine un « village antique cerné dans ses montagnes ». Il suivrait « la route antique aux vertèbres dallées », alors que les muletiers ne voient que le « large sentier de terre neuve, contemporaine » (1er août, OC 1 1187). La bifurcation se fait là, justement le jour où commence la Grande Guerre moderne, le poète choisit le chemin imaginaire qui le mène à une ville restée à l'époque des Ming³ ; l'inconnu est situé loin, dans un passé idéalisé. Il est heureux : « Tout bien » — tels sont les derniers mots de son télégramme à Yvonne du 7 août (516). Pour lui, c'est toujours la paix. Le 9 août, il atteint la « terrible boucle » du Grand Fleuve. Le 10, il effectue « la montée la plus rude qu'[il] connaisse » (OC 1 1197). Voici la dernière image de paix, une jeune fille mosso : « Réel : à qui n'a vu, durant des journées entières, que les plus beaux paysages panoramiques, un beau visage est soudain l'apparition humaine sur-naturelle. Me souvenir de cette belle fille, gardienne de la boucle » (OC 1 1198).

La guerre fait rage à Liège et à Mulhouse, que les Français ont pris le 8 août et perdu le 10. Le 11 août, arrivé au dernier col qui surplombe Lijiang, Segalen reçoit une lettre de Jean, puis un

¹ Segalen Victor, *Correspondance II, 1913-1919*, texte établi et annoté par Annie Joly-Segalen, Dominique Lelong et Philippe Postel, Fayard, 2004 (destinataire, date et page entre parenthèses).

² Segalen Victor, *Œuvres complètes*, tomes 1 et 2, édition établie et présentée par Henry Bouillier, Robert Laffont, 1995 (pages entre parenthèses).

³ Ce passage deviendra un chapitre d'*Équipée*, « L'avant-monde et l'Arrière-monde », *Œuvres complètes* t. 2, *op. cit.*, 1995, p. 301-305.

« Tibétain coureur » lui apporte un message d'Augusto : « Mon vieux. La guerre est déclarée depuis le 5 août entre la France, l'Angleterre et la Russie contre l'Allemagne et l'Autriche. Augusto⁴ ». La veille, Lartigue et Augusto avaient été informés de la déclaration de guerre par un missionnaire hollandais rencontré par hasard.

Arrivé à Haiphong le 29 août après une marche forcée, Segalen résume pour Yvonne : « J'ai reçu les nouvelles de la guerre, le 11 Août, à 8 h du matin, seul, au sommet d'un col, dans la brume » (29/8/1914, 519). La brume, comme la porte de corne ou d'ivoire, figure la séparation entre la vie et les rêves : « Je n'ai pu percer sans frémir ces portes d'ivoire ou de corne qui nous séparent du monde invisible⁵. » À la différence de la « prudente Pénélope », Segalen ne distingue pas les songes vrais, qui passent par la porte de corne, des illusions qui traversent la porte d'ivoire⁶, car ces portes lui donnent accès au « monde invisible », celui des rêves, de l'art, de la Beauté. Énée sortit des Enfers par la porte d'ivoire⁷ ; à l'inverse le messager qui traverse la paroi de brume semble plutôt emmener le poète vers les Enfers de la guerre moderne, vers des contrées obscures où la mort étend son empire. Segalen, artiste, affirme son « désir permanent de tendre partout à la beauté, d'en réaliser un reflet dans ses pensées, dans ses actes et surtout dans ses œuvres » (à Claudel 15/3/1915, 565). La beauté du monde, des êtres et des choses, celle des œuvres qu'il admire ou que son imagination a créées sont pour lui le seul « Réel » qui vaille.

Comment cet artiste qui place au-dessus de tout la Beauté peut-il supporter un monde livré à la violence, au chaos, à une laideur insoutenable ? Comment écrire, alors que la beauté a déserté le monde, la beauté des œuvres d'art, des jardins et des villes, la « beauté des choses⁸ » ? Une des plus grandes blessures qui soient, c'est la destruction de la Beauté pour un poète dont la jeunesse s'est épanouie dans le symbolisme. Comment Victor Segalen, médecin de marine de 1^{re} classe et poète, affronte-t-il ces « temps de détresse » ? En réaction à la prose du monde, Hölderlin appelait le retour des dieux grecs qui apporteraient la poésie du cœur, mais les dieux « sont remontés au ciel⁹ » laissant les « modernes » à leur déréliction : « À quoi bon des poètes en ces temps de détresse¹⁰ ? » Les dieux chers à Segalen sont-ils restés dans les montagnes du Yunnan ?

Pendant quatre ans, de diverses manières, il fera face à la guerre en tant que médecin. Cette expérience l'autorisera à « penser » la guerre. Parmi tant de destructions, il tentera de poursuivre son œuvre de création, malgré la guerre.

I. MÉDECIN EN TEMPS DE GUERRE

Yvonne et Victor Segalen débarquent à Marseille le 6 octobre. Il avait demandé à être envoyé dans les « régiments de marins qui se battent dans l'est » (à ses parents 11/10/1914, 520), mais il est d'abord affecté à l'hôpital de Rochefort, puis en novembre retourne à Brest. L'administration militaire avait besoin de médecins dans les hôpitaux pour soigner les dizaines de milliers de blessés des terribles combats d'août à novembre 1914¹¹. Selon le site officiel du Service de Santé des Armées, « l'inadaptation des services de santé aux conditions de la Grande Guerre est totale et le désastre sanitaire des premiers mois oblige le service de santé à procéder à une vaste réorganisation dès septembre 1914¹². »

Comme beaucoup d'intellectuels, Segalen n'était pas resté insensible au vaste mouvement patriotique de l'été 1914 ; il voulait participer au « grand effort national ». Aussi supporte-t-il mal

⁴ Archives Jean Lartigue, Philippe Rodriguez, *Jean Lartigue, Une vocation, la Marine. Une passion, la Chine. Une amitié, Victor Segalen*, Paris, Les Indes Savantes, 2012, p.194.

⁵ Nerval Gérard de, *Aurélia*, Paris, Garnier, 1966, p. 752.

⁶ Homère, *Odyssée*, XIX, 562-567, traduction et notes par Médéric Dufour et Jeanne Raison, Paris, GF Flammarion, 1965, p. 271.

⁷ Virgile, *Énéide*, VI, 698, texte présenté, traduit et annoté par Jacques Perret, Paris, Gallimard, 1991.

⁸ Titre d'une exposition consacrée aux œuvres d'August Macke (Kunsthalle im Emden, 1993).

⁹ Hölderlin Friedrich, « Pain et vin » (« *Brot und Wein* »), *Poèmes (Gedichte)*, trad. de Geneviève Bianquis, Paris, Aubier-Montaigne, 1974, p. 345.

¹⁰ *Ibid.*, « *Wozu Dichter in dürftiger Zeit ?* »

¹¹ Pour la seule journée du 22 août 1914, on compte 25 000 morts et 50 000 blessés.

¹² Service de santé des armées Trois cents d'histoire <https://www.defense.gouv.fr/sante/le-ssa/trois-cents-ans-d-histoire>

de se trouver enfermé dans une chambrée d'hôpital ou une salle d'opération, occupé à « recoudre les dégâts » de la guerre (à M. de Lesquen 15/1/1915, 555) : « moi, la chirurgie me condamne au lit... du malade, et ne me laisse que les restes à réparer » (à Monfreid, 26/11/1914, 532). De plus, il ressent comme humiliant son « embaumement¹³ » dans cet hôpital et cette ville qu'il cherche à quitter depuis l'adolescence. Cette déception se manifeste par un épisode dépressif, un « à-plat physique » à l'origine d'une « pityriasis versicolore » qui couvre le corps de « plaques rouges — et les idées d'un voile de gris », écrit-il à Lartigue (9/12/1914, 534). Mais il se défait du « voile gris » en accomplissant son devoir le mieux possible. Il a la satisfaction d'être utile :

De 8 à 11 h, je panse et opère. Le *Ceylan* et le *Duguay-Trouin* ont rempli jusqu'aux recoins de mes salles, et j'ai 122 blessés qu'il importe de ne pas délabrer davantage. La rancœur diminue devant un certain succès technique, et j'accepte enfin l'inévitable. Parfois au prix d'une fatigue physique lourde au regard de celle des soirées de grande étape, et des visions anatomiques me poursuivant dans les moments de créations (*sic*) (à Lartigue, 6/1/1915 540).

Le *Ceylan* et le *Duguay-Trouin* transportaient les fusiliers-marins blessés dans les combats de Nieuport en Belgique, où Lartigue, lieutenant de vaisseau (capitaine), combattait dans des conditions très dures. Il a été blessé deux fois aux bras¹⁴. Segalen souffre d'être maintenu loin de l'action, enregistré dans une bureaucratie militaire étouffante : « Mon Amie, y a-t-il une Croix-Rouge spécialiste des soins à donner aux plaies blanches d'un désir guerrier insatisfait ? » (à Louise de Heredia, 20/3/1915, 562). Son souhait sera satisfait : il arrive à Nieuport le 10 mai 1915. Destination bien différente de celle qu'il avait envisagée avant la guerre : « Vers la fin mai [1915], tout sera avancé [à Paris] et la fondation de Péking, fondée » écrivait-il à Yvonne en avril 1914 (9/4/1914, 386).

Il supportait mal la routine de l'hôpital, maintenant il doit faire face à des situations d'urgence, son rôle essentiel consiste à trier les blessés et à ordonner les premiers secours les plus appropriés. Il manifeste une certaine fierté à se trouver en première ligne ; mais l'échec de l'offensive d'Artois en juin l'amène à interroger l'utilité stratégique de cette effrayante « tuerie¹⁵ ». C'est une entreprise de destruction de corps fragiles. 1915 a été l'année la plus meurtrière : 333 700 morts et 1 600 000 blessés. Segalen en a évacué quelques centaines. Il est évacué lui-même le 5 juillet pour une « gastrite aiguë » — un ulcère à l'estomac.

Après un séjour d'un mois à l'hôpital de Zuydcoote et une convalescence à Rouen, il retourne à Brest, en tant qu'adjoint au Directeur gouverneur sanitaire des Hôpitaux et Formations médicales de l'Hôpital de Brest. Si cette fonction le dispense du contact avec les terribles blessures des soldats (au moins, « les papiers sont propres », à Lartigue 13/9/1915, 709), il supporte mal une situation d'Assis, pénible à l'admirateur de Rimbaud. Il se montre amer dans une lettre à Lartigue, toujours au combat à Nieuport :

Mon vieux Jean, tant d'efforts, trente-sept ans d'héroïsme, deux grands Voyages et la Prédication du Divers, vingt blessures... pour arriver à m'asseoir sur le cuir élimé du Siège quasi directorial de la Santé... (à Lartigue, 13/10/15, 709).

En décembre, Lartigue est nommé commandant d'un navire qui fait la chasse aux sous-marins allemands, tandis que Segalen attend sur son siège une affectation *anywhere out of* Brest, mais « rien ne bouge de la liste où je suis, et mon cuir continue à tourner, comme les choses, en rond » (à Louise Gilbert de Voisins, 30/5/1916, 746). Il lance un peu partout des « télégrammes de permutation » — en vain. La solution vient de la sinologie : sur les conseils de Paul Chavannes, Segalen est désigné comme médecin pour une « mission militaire en Chine où l'on recrute des travailleurs pour les usines » (à J. de Gaultier, 11/12/1916, 764).

¹³ « C'est mon embaumement actuel qui peut avoir pour toi la valeur d'un exotisme » (à Lartigue 13/3/1915, 563)

¹⁴ Lartigue a été blessé sur le front de Nieuport le 24 octobre 1914 et le 18 mars 1915.

¹⁵ « J'ai eu la bonne fortune [...] chargé ainsi des premières lignes, d'avoir toute la participation au fait de tuerie et de destruction que j'étais venu observer » (à Paul Claudel, Nieuport, 11 juin 1915, 639)

Ce voyage de plus d'un an (23 janvier 1917 - 2 mars 1918) n'a rien d'une « équipée ». Ses multiples trajets en train ou en bateau entrecoupés de longues attentes obéissent à des « feuilles de route » au sens militaire, c'est-à-dire les étapes d'une troupe indiquées par le commandement. Loin de la belle diagonale nord-est sud-ouest de la Grande Traversée (février-août 1914), des ordres successifs lui ont fait accomplir tellement d'allers et retours que ses zigzags en tous sens entre Pékin, Tianjin, Nankin, Shanghai, Saigon, Haiphong auraient découragé les plus acharnés des démons chinois (qui ne se déplacent qu'en ligne droite).

Il examine des travailleurs volontaires pour la France, sa mission le satisfait les premiers mois : « en somme, j'accomplis un travail réglementaire, et ma conscience médico-militaire est, pour longtemps, à l'abri de tous scrupules » (à Yvonne, 20/4/1917, 820). Il espère pouvoir poursuivre sa mission de recrutement dans le Yunnan puis voyager en Annam, mais il est agacé par l'indécision de ses chefs et des imbroglios dans les ministères. Le Yunnan, quitté précipitamment en août 1914, continue de le hanter, mais plus sa mission se prolonge, plus le beau pays s'éloigne, devenant aussi inaccessible que le Royaume de la Reine de l'Ouest ou le « Royaume des Neiges » de *Thibet*¹⁶.

Il doit attendre des « ordres » à Hanoi, puis à Saigon jusqu'à ce qu'enfin il reçoive celui d'accompagner en France un convoi de travailleurs chinois qui embarquera à Nankin. Mais son navire a proprement « expédié par le fond le paquebot anglais *Laertes* » le 14 décembre 1917 (à Yvonne Segalen, 15/12/1917, 1031). En attendant l'envoi d'un autre bateau, il doit supporter jusqu'au 28 janvier une longue attente à Singapour où, selon le témoignage de Vitry, il s'occupe consciencieusement chaque matin des ouvriers chinois.

En mars 1918, il revient à Brest. Dès la fin du mois d'août, les malades de la « grippe infectieuse¹⁷ » affluent par centaines à l'hôpital. Très actif, il organise les services, s'occupe même des cuisines, fait ouvrir de nouvelles salles, se donne entièrement à sa tâche : « cela fait six ou sept heures d'auscultation » par jour (à Hélène Hilpert 3/9/1918, 1023). Il éprouve une certaine satisfaction à avoir agi : « j'ai tenté de faire ce qui se devait : même en médecine » (*ibid.*). Il exprime de la compassion envers les jeunes gens de l'École des Mousses :

Six de mes soixante petits bretons sont morts. Le septième m'a dit hier matin avec le pur accent touchant et navrant des gars de Lannilis « Je serai mort aussi donc, ce soir ! » Et il le fut. D'autres arrivent (à Hélène 5/9/1918, 1126).

Le médecin qui signe « les papiers de décès » est touché par cette nouvelle offensive de la Mort dans les casernes, les villes, les villages — et les champs de bataille de l'été 1918. Et aussi autour de lui : après Remy de Gourmont en 1915, Debussy et Chavannes en 1918, Georges Hébert¹⁸, le petit Andlauer¹⁹ et bien d'autres... Sans doute, dans les premiers temps, a-t-il cherché à se protéger, lui et son œuvre, mais son expérience a transformé sa pensée de la guerre.

II. PENSER LA GUERRE

La guerre a bouleversé la vie de Segalen : en 1914 il était à des milliers de lieues de l'actualité politique, concentré sur ses recherches archéologiques, ses œuvres littéraires et, au milieu, sur sa propre « vie intérieure ». « Bon voyageur », il voulait organiser sa vie selon son principe d'exotisme entre Paris et Pékin, où il serait soit directeur d'une Fondation sinologique française, appelée aussi « Mission archéologique permanente de Pékin », soit « Inspecteur des Antiquités »

¹⁶ Segalen Victor, *Thibet* XLVII, *Œuvres complètes* 2, op. cit., p. 633.

¹⁷ Il s'agit de la « grippe espagnole », originaire de Chine (pour le « virus père ») et d'Amérique (pour sa mutation génétique). La pandémie a fait dans le monde entre 50 millions et 100 millions de morts, plusieurs centaines de milliers en France, essentiellement des jeunes adultes.

¹⁸ Son beau-frère, Georges Hébert, médecin aide-major de 1^{ère} classe au 61^e bataillon de Tirailleurs Sénégalais, a été tué le 31 mai 1918, à l'âge de 33 ans, à Tinquieux, « devant Reims » (dit Yvonne, 1087). Des veuves aussi l'entourent : Jeanne Raabe, sœur de Lartigue, Hélène Hilpert.

¹⁹ Jacques Andlauer, aspirant, né en 1899, mort le 22 octobre 1918 dans la Marne.

pour le gouvernement chinois. Quoi qu'il en soit, il ferait de la sinologie son « bouclier définitif contre l'abominable médecine. Au moins, écrit-il à Yvonne, me conduit-elle tout droit à la Terre promise de l'art des âges anciens » (19/2/1914, 316). Il précise que la « chose désirable » est une « installation prolongée » à Paris, « rive gauche, près du Luxembourg » dans un petit appartement « meublé avec nos meubles de Brest » (9/4/1914, 388). La guerre a brisé ces projets ; plus gravement, elle envahit son espace mental. Les premiers mois, jusqu'à son départ sur le front, il est partagé entre le désir de participer à cet événement, et celui de préserver la « chambre aux porcelaines » de l'écriture, mais elle aussi est envahie par la guerre. L'esprit « occupé », il a perdu une partie de sa liberté créatrice. Son service l'astreint à des horaires et des contacts qui l'éloignent de ce qui importe vraiment pour lui : écriture, lectures, échanges avec ses amis : « Quand serons-nous libres et nous ? » (à Lartigue 6/11/1914, 542).

Puisque la guerre l'habite, il préférerait en faire l'expérience directe, afin de s'en délivrer. Il écrit de Nieuport : « Ne pas voir vu en face l'un des points de cette guerre m'eût paru entraîner une irrémédiable impuissance non pas à penser, mais à poser sa pensée » (à Jean Fernet 19/5/1915, 600) — situer sa pensée dans le contexte politique et intellectuel. Son attitude a changé au cours des deux mois sur le front. Au début, il cherchait à retrouver les valeurs héroïques de Tête d'Or qui explore le monde « avec le feu et l'épée » :

Si vous songez que vous êtes des hommes et que
 Vous vous voyez empêtrés de ces vêtements d'esclaves, oh criez
 De rage et ne le supportez pas plus longtemps ! Venez ! Sortons !
 Et je marcherai devant vous, tenant l'épée à mon poing, et déjà il y a du sang sur la lame²⁰.

Sur le front de Nieuport, Segalen « compare mot à mot les deux versions de *Tête d'Or* » (à Yvonne, 19/6/1915, 656). Dans un texte préparatoire à la deuxième version de cette pièce, Claudel notait : « j'ai voulu montrer le triomphe de la volonté individuelle, sauvage, furieuse, enivrée du désir surhumain, de la toute-puissance²¹. » *Tête d'Or* est une réaction vive à la routine, au confort bourgeois et au conformisme rationaliste.

Mais le médecin a observé jour après jour sur le corps des hommes les effets terrifiants des armes modernes : les combattants deviennent les victimes de la mitraille, des obus et des gaz. Cette expérience lui permet de prendre position sur la guerre. Dès la fin mai, il écrit à Jules de Gaultier qu'il « poursuit la tâche illusoire et énorme d'une "Introduction au Sottisier de la Guerre" » (27/5/15, 615). Il entend par là les tirades guerrières de Barrès et autres « rossignols des carnages²² » de la presse. Il s'intéresse à un poème de Benjamin de Casseres traduit par Remy de Gourmont dans le *Mercury de France* ; ce poète américain « s'est fait le juge de Dieu et lui reproche violemment les crimes sur lesquels s'achève l'année 1914²³. » Segalen l'apprécie : « Oui, j'ai lu, vraiment lu et jusqu'au fond les Directives de Benjamin de Casseres. Elles sonnent avec un si beau métal dans les plâtras, les stucs et les cartons — patriotiques (*sic*) à un sou. » (à Jules de Gaultier, Nieuport, cave, 27/5/1915, 616). La guerre n'est qu'un « phénomène » humain trop humain, loin d'exalter les énergies les plus nobles : « La guerre n'est rien de plus qu'un autre phénomène, et beaucoup moins que certains phénomènes que nous plaçons très haut » écrit-il à Jules de Gaultier (27/5/1915, 615) — comme la musique, la philosophie, la poésie. Elle n'est que « tonitruante grossièreté », assurément les plus barbares ne sont pas les Mossos...

Il a constaté, en juin 1915, l'échec de l'offensive d'Artois censée percer le front afin de libérer le Nord et la Belgique. Mais les lignes allemandes sont restées stables. Le coût humain de cette offensive fut tragique pour l'armée française : 102 000 pertes. Le jeune poète Louis Krémer qui y

²⁰ Claudel Paul, *Tête d'Or* [1889 et 1894], *L'Arbre*, Mercure de France 1901, p. 145 (volume appartenant à Segalen).

²¹ Claudel Paul, *Théâtre*, I, la Pléiade, Paris, Gallimard [1948], 1985, p. 1248.

²² C'est ainsi que Romain Rolland appelait Barrès...

²³ Gourmont Remy de, « Épilogue », *Mercury de France*, 1^{er} mai 1915, p. 93. « Tu as créé l'homme à ton image, et tu lui as donné la guerre pour apprentissage. / Tu as créé l'homme à ton image, et tu lui a donné pour vin le sang de ses frères. » (B. de Casseres, « Pater noster », p. 95) De Casseres était un « individualiste anarchiste » américain, lecteur de Nietzsche et de Jules de Gaultier.

a participé, y voit « une grande tuerie », un « Waterloo moderne²⁴. » Segalen a compris le fonctionnement de la « la guerre usinière », selon l'expression de Cendrars. Sceptique à l'égard de la stratégie de l'État-Major, Segalen se met en retrait, à distance de l'excitation générale de ses compagnons, suspendus aux communiqués, à l'attente de la « percée » :

Je ne prophétise rien du tout ; mais devant les deux coups de bélier jusqu'alors infructueux devant Arras, je décide de ne m'occuper que des jours qui se suivent sans tabler sur un lendemain sur lequel je n'ai point de prise. Je ne prépare ni la campagne d'hiver, ni la grande issue soudaine ; mais je reporte mon attention sur ce qui ne relève que de moi. Et d'abord sur une forte vie intérieure (à Yvonne Segalen 25/6/15, 664-665).

Son expérience des combats a suffi à l'évaluation du phénomène, aussi souhaite-t-il quitter les paysages ravagés, les arbres déchiquetés, les maisons en ruine, les cours d'eau qui débordent et l'obsédante présence de la mort. Chaque jour des corps déchirés de jeunes hommes arrivent à son ambulance :

C'est tantôt le « coup de feu » ininterrompu nuit et jour, et le défilé de brancards, et le bruit — tantôt le plus grand calme, le bord de mer, le silence. Le silence me ramène en Chine, au désir de reprendre vite ce que nous commençons à peine : — enfin à une œuvre qui ne soit pas de destruction (à Chavannes 11/6/1915, 642).

Les destructions le hantent jusque dans son sommeil : par contraste avec les rêves de Tahiti habituellement heureux, il évoque ceux qu'il fait à son retour du front : « Depuis quelque temps, j'arrive dans les colonnes fumantes et bombardées de l'église... je fais mon chemin parmi les ruines. Même Tahiti est souillé par la guerre²⁵ ! » Au contraire, il s'agira pour lui de construire.

De retour à Brest en août 1915, il se consacre à ses multiples chantiers, loin de la « Grande Chose ». En tant qu'artiste, il méprise la bassesse de la guerre elle-même : « Je ne me plains pas amèrement du temps dont j'aurais mauvais gré à découvrir la tonitruante grossièreté, et je porte tous mes efforts sur les seuls points où je puisse intervenir activement, — mon œuvre littéraire » (à Manceron, 5/4/1916, 739). Mais l'officier se sent à nouveau humilié d'être tenu à l'écart des combats aussi est-il soulagé d'avoir été désigné pour une mission de recrutement de travailleurs volontaires en Chine. Les premiers mois, son travail « médico-militaire » lui laisse assez de liberté pour reprendre ses recherches sinologiques. Mais la mission s'enlise et il souffre d'être éloigné de l'action collective, isolé aux antipodes : « je voudrais me replonger dans la guerre pour avoir le droit physique de l'oublier, de la négliger de nouveau ; — de revivre » (à Yvonne Segalen, 22/6/1917, 910). Les nouvelles de l'année 1917 (échec de l'offensive du Chemin-des-Dames, incapacité des généraux, défaite italienne de Caporetto, armistice de Brest-Litovsk) accentuent son inquiétude.

Il rédige à Shanghai, dans la « Solitude », un texte intitulé *Imago Mundi* — sa « vision propre du monde²⁶ ». Il y soutient que la Guerre fait appel à des « valeurs faibles » et participe à « l'Usure de l'Exotisme » à la surface du globe. « Il n'y a pas de mystérieux dans cette guerre » à cause son caractère industriel et parce la guerre internationale lamine la diversité entre les peuples. Au lieu d'exalter la puissance de l'individu, cette guerre écrase les hommes : leurs corps vulnérables sont livrés « à un orage de projectiles destinés jusqu'alors à la destruction de forteresses²⁷ ». La guerre est « décidément illogique, imprécise, — plus que grossière : populaire » — plutôt que d'exalter des individus héroïques elle enrégimente les hommes dans d'immenses « troupes » (à Yvonne Segalen, 25/5/1917, 887). La guerre industrielle est pour Segalen une manifestation désastreuse

²⁴ Louis Krémer (1883-1918) cité par Laurence Campa, *Poètes de la Grande Guerre*, Garnier, 2010, p. 152.

²⁵ *Essai sur soi-même*, 30 décembre 1915, OC 1 p. 89. Papeete a été bombardé par deux croiseurs allemands le 22 septembre 1914, mais ils n'ont pas pu débarquer. Segalen a pu voir sur les photographies publiées dans *Le Miroir* du 6 décembre 1914 que l'église était restée debout.

²⁶ Segalen Victor, « *Imago Mundi* », 21 avril 1917, Shanghai, *Essai sur L'Exotisme*, OC 1, *op.cit.*, p. 774-776.

²⁷ Duhamel Georges, *Vie des Martyrs*, [Paris, Mercure de France, 1917] *Vie des martyrs, et autres récits des temps de guerre*, Paris éditions Omnibus, 2005 p. 94.

de la technique moderne. Il en a souffert à Nieuport et, en juin 1918, à Paris, bombardé par des canons et des avions pendant la dernière offensive allemande : « j'ai vu Paris sinon détruit au moins lézardé dans ses murailles, et le reste écaillé, ruineux, brûlé, dévasté. Je ne sais si le danger était véritable — et on ne le saura jamais — mais il a plané durant quelques jours un immense oiseau sinistre. » (À Hélène Hilpert, 12/6/1918, 1091) Les alliés ont arrêté de justesse cette offensive aux prix d'immenses pertes.

C'est le quatrième oiseau sinistre, après la crise « Jeune turque à Constantinople²⁸ », celle qui a « emporté le Fils du Ciel » et celle qui a « dévoré la Russie tsarienne (*sic*) » (à Hélène Hilpert, 12/6/1918, 1091). Il qualifie les abords de la Cité Interdite d'un mot-valise emprunté au vocabulaire médical : « césarectomisés » (à Yvonne Segalen, 9/5/1917, 913). L'imaginaire de Segalen, attaché aux empires, est réfractaire à l'idéologie du progrès, même s'il est attentif aux découvertes scientifiques de son temps. Son éducation catholique à Brest, la Marine, que l'on appelait encore la « Royale » à son époque, et l'influence de l'esprit fin de siècle hostile aux Lumières ont contribué à orienter Segalen vers une idéologie nostalgique d'ordres rassurants, tels que l'Ancien Régime, les empires de Chine et de Russie. Il se montre souvent ironique à l'égard de la République, des fonctionnaires, et des partis politiques. Il n'approuve pas cependant *L'Action française*, car la monarchie de « droit divin » lui paraît « périmée ». Il serait plutôt proche des bonapartistes de *L'Autorité* de Cassagnac, à qui il envoie des articles sur son voyage en Chine en 1914²⁹. Son attachement esthétique, et même spirituel, au « passé source de joie » rejoint certains aspects de l'idéologie conservatrice : le présent doit être déterminé par un passé fondateur dont les modèles s'appuient sur la hiérarchie — « une des beautés du grand exotisme du monde : le Divers entre le chef et ses esclaves » (à Yvonne Segalen, 20/3/1915, 820), c'est-à-dire le maintien des distances sociales, « il y en avait de considérables entre le Tzar et le moujik » regrette-t-il (*Essai sur l'Exotisme*, OC 1, 775). Rien ne serait plus éloigné de lui, pourtant, qu'une société « holiste » où la liberté individuelle (donc celle de l'artiste) est impossible.

Pendant les premiers mois de la guerre, Segalen n'était pas insensible à l'imaginaire guerrier répandu dans les années 1910 parmi des intellectuels influencés par Nietzsche : « Je suis de nature guerrière³⁰ » écrivait l'auteur d'*Ecce Homo*, parce que la guerre est une école de la vie, de la force et de la puissance. L'exaltation du « surhomme » justifie l'inégalité et les privilèges, contre « les nouvelles idées humanitaires et civique³¹ ». Nietzscheens et nostalgiques des guerres antiques, médiévales ou de celles de l'Empire exaltaient à cette époque l'aventure militaire³². Le milieu de *L'Autorité* relevait de cette idéologie, de nombreux officiers de marine aussi, notamment Farrère, Fernet et Lartigue : « Depuis le 11 août, aux antipodes d'ici, tu désirais tout ce qui s'est passé » lui écrit Segalen (6/1/1915, 541). Segalen en revanche était trop profondément impliqué dans son aventure créatrice pour avoir « désiré » la guerre, avant qu'elle ne s'impose brutalement en tant que « fait »... Lartigue, comme de nombreux intellectuels de sa génération croyait à la vertu régénératrice de la guerre ; Drieu La Rochelle, lui aussi, y a cru mais l'expérience du combat l'a convaincu que les armes modernes ont mis fin au temps des héros : il n'y a plus aucune noblesse, mais « des veaux marqués entre dix millions de veaux et de bœufs », des hommes qui avancent à quatre pattes, « posture de la honte » : « Nous sommes escroqués de toute gloire³³ », conclut-il.

²⁸ Prise du pouvoir par les Jeunes Turcs en janvier 1913.

²⁹ Cassagnac Paul de (1880-1966), ami de Gilbert de Voisins et de Claude Farrère, est directeur de *L'Autorité* (1886-1914), journal prônant une politique antirépublicaine d'union des droites. Segalen a publié « À travers la Chine » le 4 mai 1914 dans *L'Autorité* (à Cassagnac, 10/2/1914, 307-309). Un brouillon d'article pour *L'Autorité* figure dans la *Correspondance* (22/6/1914, 492-494).

³⁰ Nietzsche Friedrich, *Ecce Homo. Comment on devient ce que l'on est*, 1 § 7, trad. H. Albert, [Mercure de France, 1909], Denoël, 1971, p. 30. Segalen en recommande la lecture à Yvonne : « N'ometts point cette puissante et volcanique vie » (24/09/1917, 981).

³¹ Lettre à Paul de Cassagnac publiée dans *L'Autorité*

³² Maurras, Barrès, Péguy, Psichari par exemple. Voir l'enquête d'Agathon (Henri Massis et Alfred de Tarde) *Les Jeunes Gens d'Aujourd'hui : Le goût de l'action, La foi patriotique, une renaissance catholique, le réalisme politique*, Plon, 1913.

³³ Drieu La Rochelle Pierre, *La Comédie de Charleroi* [1934], Paris, Le Livre de Poche, 1970, p. 305.

À l'École du Réel³⁴ de Jean Lartigue est moins amer, mais il a lui aussi perdu ses illusions. Les commentaires de Segalen sur ce livre révèlent la complexité de ses réflexions. A priori, Segalen se méfie de la littérature de guerre. Plaçant la Beauté au-dessus de tout, il refuse à la fois le mensonge patriotique, l'éloquence pathétique et le témoignage car il traite de l'abjecte réalité de manière « journalistique » ou naturaliste — style qu'il méprise. *Le Feu* de Barbusse ressortit à cette esthétique : pas de héros (mais des hommes ordinaires), pas d'intrigue (mais des « tranches de vie »), pas de commentaire d'un narrateur (car les choses portent elles-mêmes leur leçon³⁵).

Segalen exprime d'abord ses réticences sur le titre choisi par Lartigue qui pourrait s'apparenter au « réalisme » :

Le titre : *À l'École du Réel*, ne signifie rien, est plat et usagé. [...] La Guerre n'est pas plus du Réel que la vente en gros du charbon ou du sucre — où l'on compte également par tonnes, et où l'on a des risques. L'expression « à l'École » implique qu'on y apprend quelque chose. Ce qui est faux (à Yvonne Segalen 9/7/1917, 932).

Bien que Lartigue ait parlé à Segalen de ce projet comme d'une « esquisse d'un pamphlet contre la guerre » (à Yvonne Segalen, 10/6/15, 638), il est « certain, selon Yvonne, que ce livre ne puisse plaire » à son ami. La première réaction de ce dernier a semblé confirmer ses craintes, mais Segalen émet un jugement plus favorable après qu'il a en lu des chapitres. Il en loue le style. Il apprécie « l'expérience de métapsychologie humaine » à propos du prêtre dogmatique et du colonel humaniste athée réunis « dans un même camp », spécifiquement « français. »

Lartigue écrit qu'il veut « parler de la guerre pour l'abaisser, pour en fixer la déchirante laideur³⁶ ». Il exalte certes la mort du capitaine Baltis au combat : « J'aime cette mort humaine au service de la France ». Segalen approuve : la mort de Baltis est « l'exemple, le parangon d'une humanité vraiment sans reproches et à nouveau toute Française » (à Lartigue, 20/1/1918, 1066). Mais Segalen, comme Lartigue, interroge le sens du sacrifice de tant d'hommes : quelles en sont les dimensions éthiques, esthétiques et même « spirituelles » ? L'héroïsme est admirable, mais « la Valeur de la Vie » (*Essai sur l'exotisme* OC 1 774) est d'un ordre supérieur.

En dépit de ses réticences, Segalen envisage d'écrire sur la guerre : « Et me voilà de plus en plus violenté, conduit au "Rayon de Guerre" en ma bibliothèque rêvée si défendue, inaccessible à ces histoires-là » (à Yvonne 6/10/1917, 1002). Il trace le plan d'un essai à ce sujet, *Imago Mundi*, où il reprend sa théorie de l'exotisme. Il était parti d'une « esthétique personnelle », mais la chute des empires et la « Guerre » l'amènent à donner « une plus grande généralité » à sa théorie de l'Exotisme : « Je ne voudrais pas qu'elle fût inférieure en Catholicisme à la conception géante de Claudel » (*Essai sur l'exotisme* 21/4/1917 OC 1 774). Il s'aperçoit dans la « Solitude » de son exil en Asie « qu'elle englobe, — QU'ILS LE VEUILLANT, OU NON, — LES HOMMES, MES FRÈRES — que je le veuille ou non » (*ibid.*). Après avoir constaté la « Dégradation de l'Exotisme, sur la surface de la terre », il veut y répondre en luttant « contre les limites de la Connaissance. Là la plus petite trouée serait, pour l'homme, combien plus importante que la percée des lignes d'Hindenburg ! » (*ibid.*, 775)

Si « la grandeur militaire » a son prix, car le courage semble offrir une sortie du temps « comme s'il existait un passage secret entre la vie et l'éternité³⁷ », ce n'est qu'une « exaltation brève ». Hormis ces moments héroïques, la guerre selon Segalen est « américanisme prolongé » (à Yvonne Segalen 6/10/17 1002) — mécanique générale, industrie chimique, organisation des usines et des transports. Il rejoint les critiques de Duhamel contre le « Civilisation » industrielle. Médecin pendant la bataille de Verdun, Duhamel écrit à propos de son ambulance perfectionnée : « C'était la réplique de la Civilisation à elle-même, la correction qu'elle donnait à

³⁴ Lartigue Jean, *À l'École du Réel, Notes (Flandres, 1914-1915)* bonnes feuilles parues dans *La Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1918. Segalen, qui a lu les « Mécanuscrits » des chapitres « L'arrêt dans le choc », « Dans un même camp », « En service volontaire », il en a parlé à Crès et à Payot en 1918.

³⁵ Barbusse Henri, *Le Feu Journal d'une escouade*, Flammarion, 1916 (prix Goncourt).

³⁶ Lartigue Jean, à Victor Segalen, 25/3/1915 cité par Philippe Rodriguez, *Jean Lartigue, op. cit.*, p. 92.

³⁷ Jankélévitch Vladimir, *Traité des vertus t. 2 Les vertus de l'amour*, [1970] Paris Champs Flammarion, 2011, p. 56.

ses débordements destructeurs. Il ne fallait pas moins de toute cette complexité pour annuler un peu le mal immense engendré par l'âge des machines³⁸. »

Pendant l'été 1918, les blessés affluent dans les hôpitaux : « la stupide machine de guerre lâche, de minute en minute, des hommes sanglants³⁹. » Segalen a trouvé dans les livres de Duhamel un écho à sa propre expérience qu'il ne pouvait exprimer en tant que médecin militaire : « Il n'y aura pas de repos possible tant que les hommes souffriront comme je les vois souffrir⁴⁰ » écrit Duhamel — Segalen avoue à Hélène Hipert que, pendant ses nuits de garde à l'hôpital, il s'étonne « qu'on n'entende pas croasser la chair et les os » de ces corps suppliciés ; il ne peut rester près d'eux « sans qu'il y ait dans l'air une angoisse » (à Hélène Hilpert 26/7/1918, 1102). Il répond à Hélène qui lui avait demandé *Vie des Martyrs* que ce livre est « superbe et sombre », mais il ne le lui envoie pas (ce n'est pas un livre pour les dames !). Il écrit à Georges Duhamel que ses livres l'ont « forcé » à « regarder » ce qu'il n'avait pas voulu « voir » : « Je veux parler de la guerre. J'ai "agi" la guerre sans me résigner jamais à en écrire une ligne composée. Je croyais et prétendais la chose impossible, néfaste. Vous m'avez donné tort en publiant ce double démenti : *Vie des Martyrs* et *Civilisation* » (27/8/1918, 1118).

Il situe son essai *Imago Mundi* dans le combat contre « le règne de la Bête plus monstrueuse que l'élégante et apocalyptique Licorne » (à Hélène Hilpert, 6/10/1918, 1141). Il écrit à Yvonne de Singapour :

Il s'agit, nous étant battus, de savoir pour quoi et pour qui nous nous sommes battus. Pour la France... mais quelle France ? Tout Français a le droit de la définir à sa façon : le paysan, pour le sol, etc. L'homme d'esprit Français s'est battu pour l'esprit Français, ce pinceau de lumière qui, allumé jadis au génie grec, se promène en rayonnant sans jamais s'enfumer partout où il lui plaît d'éclater — même dans l'Obscur. Et le but est Connaissance. Et l'autre lutte suivra celle-ci : bataille de l'homme contre les Puissances des Ténèbres : là encore l'esprit français sera l'arme par excellence. Donc le poursuivre partout où il eut accès. Et comme on a déjà commencé dans certains domaines (Émile Mâle : *L'Art français du Moyen Âge*⁴¹) l'exalter, — mais d'abord le dépister, le reconnaître, partout où il s'est aventuré : le lancer là où il n'est pas encore parvenu : essence des arts, — certains mystérieux, etc. Ce peut être un gros morceau de ma tâche d'après-guerre — et mon propre combat le plus valide, le plus... spirituel (à Yvonne Segalen, 15/1/1918, 1057)

Le terme « Connaissance » rappelle *Connaissance de l'Est* (1900) de Claudel et son *Traité de la Connaissance au monde et de soi-même* (1907), où il s'agit de déchiffrer le « tableau » de l'univers pour y intégrer la vie et la conscience⁴². Ce combat recourt aux facultés intellectuelles, à l'imagination apte à découvrir les rapports entre les choses elles-mêmes, entre elles et nous, et à « l'énergie spirituelle » tendue vers « le mystérieux ». Ce combat est mené contre « les Puissances des Ténèbres » (à Yvonne Segalen, 15/1/18, 1057) qui étouffent la clarté de la raison, la « libre pensée » et la voix qui travaille à exprimer « ce qui n'a pas été dit » :

Et j'enrage de voir passer le temps et que des choses croulent et que d'autres qui devraient être dites sont tuées.

Et j'attends avec ferveur la reprise du temps libre, de libre pensée retrouvée... car la grandeur de quelques moments de guerre n'en a pu me faire accepter la « servitude⁴³ ». Les hommes oublieraient-ils que la Connaissance est un autre combat, et de tous les instants, contre les puissances aveugles et taciturnes (à Jules de Gaultier, 13/3/1917, 815).

³⁸ Duhamel Georges, *Civilisation*, Paris, Mercure de France, 1918 (Prix Goncourt), p. 389.

³⁹ Duhamel Georges, *Vie des Martyrs*, *op. cit.*, p. 159.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 706.

⁴¹ Mâle Émile, *L'Art religieux du XIII^e siècle en France, étude sur l'iconographie du Moyen Âge et sur ses sources d'inspiration* (Paris, Ernest Leroux, 1898), de *L'Art religieux de la fin du Moyen Âge en France* (Paris, Armand Colin, 1908). Ces ouvrages sont des références essentielles dans *À la Recherche du temps perdu* de Proust. La destruction de l'église de Combray dans *Le temps retrouvé* suggère l'atteinte à cet esprit français. (Voir Colette Camelin, « Monsieur de Charlus et le clocher de Combray », *Acta Philologica, Université de Varsovie*, 2016, p. 201-213).

⁴² Claudel Paul, *Art poétique, Œuvres poétiques* t. 1, J. Petit éd., la Pléiade, Gallimard, 1957, p. 154.

⁴³ Alfred de Vigny, *Servitude et grandeur militaire* [1835], Folio classique, 1992.

On comprend que Segalen ait tant souffert de sentir ses forces physiques décliner alors qu'il avait un si grand projet devant lui. Il s'agira d'exalter « les exotismes intacts ou en puissance : Femme, Musique et en général tout sentiment d'art » (*Essai sur l'Exotisme*, 8/11/17, 776). Cela implique une éthique, un mode de vie, consistant à ne pas perdre « une minute du Temps vrai » (à Yvonne 24/5/1917, 885) consacré à l'étude, à la lecture, à l'écriture. Comment résister à la machine de mort omniprésente ? Un écrivain bien différent de Segalen, écrivait le 30 mars 1943 : « Pauvres poètes, travaillons⁴⁴ » non seulement pour échapper à l'angoisse de la guerre, mais, pour créer un monde où, disait un autre poète la même année : « Dans nos ténèbres, il n'y a pas une place pour la Beauté. Toute la place est pour la Beauté⁴⁵. »

III. POÈTE EN TEMPS DE DÉTRESSE

Segalen « travaille » : il contemple la beauté s'il s'en trouve sur son chemin, il lit, il écrit.

Son appétit de connaissance est immense : en plus des études sinologiques et archéologiques (il découvre Fenollosa, Pelliot, Toussaint, explore les rayons tibétains de la bibliothèque d'Hanoi), et de ses fidèles compagnons de route (Ronsard, Montaigne, Shakespeare, Poe, Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud, *Ecce Homo* de Nietzsche, Claudel, Jules de Gaultier), il lit les *Annales* de Tacite, Ruysbroeck l'Admirable⁴⁶, Fromentin (*Dominique*), Maeterlinck (*L'Hôte inconnu*), Wilde, Gide (*La Porte étroite*, *Les Caves du Vatican*), Proust⁴⁷, Colette, d'Annunzio (*La Vierge aux Rochers*), la correspondance de Julie de Lespinasse, celle de Flaubert, etc. La lecture est une arme efficace dans son combat pour la Connaissance. Il y aurait beaucoup à dire sur ce que ces lectures révèlent de son cheminement intellectuel.

Il défend « l'usage de la lecture » auprès d'Hélène Hilpert qui a enfermé ses livres dans une malle. Elle pense par oppositions systématiques : contre les « bibelots » pour la chambre nue des jansénistes ; contre les livres (« cet artificiel acquis par les autres »), pour l'accès direct à la Connaissance par « illumination du cœur⁴⁸ ». Segalen lui concède que « la Connaissance directe est splendide et unique. Mais sa perdurance, sa continuité n'est pas de notre monde » (31/10/1918, 1162). Il a précisé dans une lettre antérieure :

J'ai remis en leur juste place les Livres et les Idées. Je ne me laisse pas dépasser ni dominer par elles et eux. Je tente de les dominer. Je les prends – non comme nourritures, mais épices – non comme expressions de sentiments à acquérir, mais comme jalons, poternes ou poteaux dans les chemins féodaux du château de mon âme. Je ne les emprisonne pas au fond de trappes et d'oublis : simplement j'en fais de bons serviteurs. (24/10/1918, 1156)

La lecture critique qu'il pratique lui permet de situer et d'approfondir sa pensée, de jouir de la beauté des œuvres qu'il aime. La lecture est une alliée contre la détresse de la guerre. Elle participe à la construction du sujet et de l'œuvre.

Les objets sont aussi des présences actives qui le relie aux artistes qui les ont réalisés et à ceux qu'il aime. Seul à Pékin, il contemple une boîte à fard « bien en main, intacte, riche en vert, rouge et jaune. Elle est sur ma table et tient cette présence étrange d'être inhumaine, qui, lorsque les êtres humains que j'aime sont absents, me satisfait, m'environne, me calme. Ce n'est pas en vain que j'ai écrit : *Peint sur Porcelaine* » (à Yvonne 4/3/1917, 804). Ses caisses arrivées de Chine en octobre 1918 lui permettent de recréer un décor qui l'apaise et l'inspire. Sur ce point, en désaccord avec Hélène, il prend la défense des objets vivants, non des bibelots décoratifs dont on sait « l'inanité » :

⁴⁴ Cendrars Blaise, *Correspondance avec Jacques-Henry Lèvesque. 1922-1959, Et maintenant veillez au grain*, Marie-Paule Berranger éd., éditions Zoé, Chêne-Bourg (Suisse), 2017, p. 211.

⁴⁵ Char René, « Feuilles d'Hypnos » § 237, *Fureur et Mystère, Œuvres complètes*, La Pléiade, Gallimard, 1983, p. 232.

⁴⁶ Ruysbroeck Jan van dit l'Admirable, *L'Ornement des Noces spirituelles*, traduit du flamand par Maeterlinck, Bruxelles, Paul Lacomblez, 1891 et 1908.

⁴⁷ « Si Bergot (*sic*), le grand littéraire de Swann-Proust, existait peut-être... » (*Essai sur soi-même*, 25/10/1916 OC 1, p. 90.)

⁴⁸ Saint-John Perse, *Vents* III, 6, *Œuvres complètes*, la Pléiade, Gallimard, 1972, p. 229.

Ma toute Amie, pardonnez-moi de ne pas vous imiter fidèlement : au moins pour aujourd'hui. Ce n'est pas au fond d'une malle que je vais cacher mes livres. Mais derrière toute une Fête, une Fête ancienne, végétale et humaine : une fête de laque noire pénétrée de la main humaine... (27/10/1918 1159)

Au début de son long séjour en Chine, il a pu renouer avec son travail d'archéologue. En poète, il contemple la Beauté : « si souvent ce que je découvre et vois est vraiment beau », écrit-il à Yvonne à propos des « Lions ailés des Leang⁴⁹ » dans la région de Nankin. (20/3/1915, 823). Il cherche, décrit, dessine, photographie. Il compose son *Histoire de la Statuaire et Monumentaire chinoise* : voilà « des gestes antiques sauvés » (*ibid.*) — tandis que se poursuit la destruction en Europe.

Écrire, c'est œuvrer pour la vie en un temps où des corps sont déchirés et les esprits « occupés » par le « bourrage de crâne » et l'angoisse. Les premières années, de 1914 à 1917 à peu près, il poursuit l'édification du « rempart de [s]es douze manuscrits » (à Lartigue, 27/12/1914, 538) contre l'intrusion obsédante de la guerre. Il travaille à faire éclore ce qu'il appelle ses « larves », des projets amorcés dans ses dossiers et ses journaux de voyage : *Équipée*, *Orphée-Roi*, *Peintures*, *René Leys*, *Hommage à Gauguin*.

Il affirme avec force l'autonomie de la littérature par rapport à la guerre : *Équipée*⁵⁰ « sauve » l'exaltante aventure de ses voyages en Chine, *Orphée-Roi*⁵¹ son travail sur la musique stimulé par son amitié avec Debussy. Au sujet de *Peintures*, il affirme que cette « œuvre profondément inactuelle » pourra « non pas distraire mais détendre l'attention de ceux qui luttent⁵² ». Il précise pour Lartigue que c'est une œuvre « dont le cursus et le rythme ne peuvent que mettre de la danse et du soleil dans les jours embués et atones » (4/2/1915, 552). À Brest en 1916, il travaille à des projets conçus en Chine, *René Leys* et *Le Fils du Ciel*, qui n'ont aucun rapport avec la guerre en cours. *L'Hommage à Gauguin*, dont il corrige les épreuves à Nankin en mars 1917, rappelle sa jeunesse en Polynésie et son admiration pour l'énergie créatrice de Gauguin.

Des projets naissent en 1917 qu'il juge « l'une des années amères de [s]a vie » (à Manceron, 27/11/1917 1030) : *Sites*, surtout *Thibet*, tous trois inachevés. Peut-être l'expérience douloureuse de la guerre, renforcée par la solitude où il se trouve, ne lui permet-elle plus de renouer avec ses travaux antérieurs, sauf *Chine. La Grande Statuaire*. Il y consacre l'essentiel de son énergie après son retour à Brest en mars 1918. *Sites* est abandonné. Il reprend *Le Combat pour le sol* en 1918 sans l'achever. *Thibet* reste à cette époque son chantier le plus important.

Il est impossible de commenter ici *Sites* et *Thibet*. Du premier je dirais seulement ceci : il ne s'agit pas de décrire les grands « sites » chinois que Segalen a parcourus et que contemplaient les lettrés de la Chine ancienne. Il s'agit de la contemplation elle-même, du moment où la vue devient « vision » : « J'éprouve un petit frisson dans la nuque, suivi de celui qui va naître au fond des yeux quand le visage des choses va paraître, quand la profondeur vient à nous... » (*Sites* OC 2 723) et cette profondeur est « amour » (716). *Sites* est un traité de contemplation poétique inspiré de Schopenhauer et de la pensée taoïste. Écrire *Sites*, c'est faire appel au « petit dieu » de cristal qui est « lumière et splendeur ironique » (*Équipée* OC 2 272) — « ce personnage ivre que je promène au milieu du modernisme » (*Sites* OC 2 716) est un allié contre la « Grande Chose » : fracas technique et discours tonitruants. *Sites* célèbre « les trois grands pouvoirs qui sont d'être, de connaître et d'aimer », on entend la force d'un tel programme énoncé en mars 1917.

ÉPILOGUE

Segalen abandonne *Sites* pour *Thibet*, enthousiasmé par l'érudition de Gustave-Charles Toussaint mais aussi animé par le désir d'un grand poème. Au plus loin des champs de bataille et

⁴⁹ Les Liang ont régné au VI^e siècle.

⁵⁰ Achevé le 4 février 1915

⁵¹ Achevé en août 1915.

⁵² *Cahier de L'Herne Victor Segalen*, 1998, p. 65.

des hôpitaux militaires, Segalen imagine un « Tibet mental » : « Que la demeure de mon âme devienne cette hymne Thibétaine⁵³. » Segalen a-t-il lu les vers du poète Song Zhiwen qui exprimait la déréliction des humains : « Les immortels se sont coupés des hommes / Leurs mystères ne sont qu'impénétrables⁵⁴ » — aussi inaccessibles que les sommets de l'Himalaya ?

Peut-être Segalen va-t-il chercher si loin, si haut, les dieux de Hölderlin, « remontés au ciel, ces dieux qui rendaient la vie si belle » quand « un deuil trop fondé a commencé à se répandre sur terre⁵⁵ » ?

La Terre se roule au désarroi
Car il n'est plus aux anciens cieux soumis de redoutables dieux vivaces —
Ni parmi nous de ces Héros
Menant vie ardente au combat personnel à grande audace
Mais de millions de Numéros.
Que devient en tout ça le Divers, maître de toute joie en ce monde,
Que fait l'Autre si impérieux⁵⁶ ?

En 1919, l'épuisement freine l'avancée des stances du poème. Le poète, lui, aspire à des « moments » de présence. Il partage l'enthousiasme d'Hélène pour *La Recherche de la Grâce* de Duhamel. Ce sont des épiphanies : le médecin, épuisé d'avoir traité tant de souffrances, retrouve un « contact avec l'univers ». Il sort de l'ambulance de Sapigneul : « Je marchais un jour sur les bords de l'Aisne en proie à un tourment sans mesure [...] L'image d'un pont dans l'eau m'a soudain rendu confiance en moi-même et l'usage de la joie⁵⁷. » Est-ce un de ces « moments » que Segalen chercha en vain dans la forêt de Huelgoat, près de la Rivière d'argent ?

⁵³ Segalen Victor, *Thibet* LVII.

⁵⁴ Song Zhiwen (660-712), « Sacrifice à la mer », *Ombres de Chine*, textes traduits, et commentés par André Markowicz, Paris, Inculte, 2015, p. 84.

⁵⁵ Hölderlin Friedrich, « Aufwärts stiegen sie all, welche das Leben beglückt » *op. cit.*, p. 345

⁵⁶ *Thibet* LIV *op. cit.*, p. 637

⁵⁷ « Oui, *La Recherche de la Grâce* est une admirable prose. Ce n'est point d'hier que j'aime Duhamel » (à Hélène Hilpert 24/6/1918 1094). Duhamel Georges, *La Recherche de la Grâce*, Paris, Camille Bloch, 1918, p. 13.